

Aborder la ville

Claude Bataillon*
Louis Panabière**

Mexico ne cessera jamais de fasciner — nous même mais aussi ses propres citoyens — par son double visage: cette plus grande ville du monde est un fruit du "Nouveau Monde", aux portes de la technologie des États-Unis qui seule a permis, pour le pire ou le meilleur, cette croissance sans frein. C'est la fille de New York et de Houston. C'est aussi la plus historique des grandes villes "latines", la seule qui plonge dans un passé indien qui n'a jamais cessé de l'alimenter, la plus grande ville du nouveau monde colonial pendant deux siècles: ville du métissage culturel et d'une sociabilité traditionnelle toujours vivante dans le quotidien et dans les liens sociaux qui ne cessent de se recréer au sein d'une mémoire collective.

De l'exotisme à la prospective

Avant d'analyser le phénomène urbain dans le champ d'expérience que constitue pour nous la ville de Mexico, il convient de définir et de préciser la perspective qui doit guider notre regard. S'il veut mieux comprendre la réalité latinoaméricaine, s'il veut mieux en faire son profit, il est indispensable que l'Européen adopte une nouvelle optique afin de ne pas s'égarer dans des interprétations fallacieuses. L'Amérique latine a été trop longtemps pour le "Vieux Monde" le lieu de l'exotisme, le "spectacle" hors de notre réalité, tour à tour paradis possible d'Eldorado et pitoyable sous-développement, mais

toujours images plus ou moins projetées. Il est temps maintenant de lui reconnaître un autre statut.

Au cours d'une table ronde au Colegio Nacional de Mexico, en 1971, Octavio Paz déclarait: "Dans le discours historique et philosophique de l'Occident, l'Amérique fut considérée, alternativement avec honneur et convoitise, comme un *Corps*. Mais le Corps, nous le savons désormais, est aussi un langage". Il est temps pour nous de convenir que l'Amérique latine n'est plus à regarder pour rêver, mais à écouter pour réfléchir et agir. Elle nous parle, et pas seulement d'elle, mais aussi de nous-mêmes, de nous tous. "Maintenant, nous sommes contemporains de tous les hommes" écrivait encore Octavio Paz, et il faut prendre à la lettre cette assertion. Les phénomènes sociaux et culturels de ce continent nous concernent, ils doivent être pour nous l'image amplifiée d'une dynamique de civilisation dans une société mondiale en mutation dont les effets sont des leçons plus que des événements extrinsèques. Les problèmes universels sont là-bas : igués, les bouleversements sociaux, les remises en question culturelles y sont grossies parce que le substrat traditionnel, à cause des mélanges d'hommes et de cultures, y est moins pesant et freine moins la dynamique des nouvelles mutations.

Le phénomène urbain en est un clair exemple. L'urbanisation effrénée, l'univers de la ville et des problèmes qu'elle pose aux hommes et aux États ne sont pas des réalités spécifiques de l'Amérique latine. Elles nous concernent tous.

Certes, nos villes d'Europe, mais aussi d'Amérique du Nord ou du Japon n'ont pas connu des rythmes de croissance comparables à ceux de Mexico et les connaîtront de moins en moins. Mais d'une part l'image urbaine de l'Amérique latine

* Directeur de Recherche CNRS.

** Université de Perpignan.

C. Bataillon et L. Panabière: *Mexico aujourd'hui, la plus grande ville du monde*. Paris, Publisud 1988.

préfigure celle de l'Afrique et de l'Asie des prochaines décennies, situation qui va concerner la majorité de l'humanité avec laquelle nous coexistons déjà. Mais aussi d'autre part, même sans forte croissance, nous risquons de connaître les pathologies du déracinement et de l'anonymat, tout comme nous pouvons témoigner auprès de nos voisins d'Amérique latine de ce qui chez nous fait ici et là qu'une ville, un quartier, reste ou redevient un lieu de vie à notre échelle d'homme.

Pourtant dans ces pays ce fait social acquiert une telle dimension, se manifeste avec une telle outrance que nous pouvons y considérer le paradigme de ce que nous risquons de devenir, de ce qui nous menace. L'Amérique latine n'est plus, comme elle l'a été longtemps, un continent "arriéré", pour le meilleur et pour le pire; elle est à l'évidence l'image possible de notre avenir. Le regard que l'on porte sur elle doit nous éclairer tout autant sur nous-mêmes. Les questions qu'elle nous pose sont aussi nos questions, ses problèmes seront nos problèmes.

Il n'est pour s'en convaincre que de considérer les aspects du phénomène urbain qui vont nous occuper tout au long de notre analyse. La prolifération cancéreuse et la plupart du temps sauvage d'une métropole, la centralisation abusive qui cause d'irréremédiables congestions, la démographie durablement incontrôlée et peut-être incontrôlable, un milieu écologique de plus en plus délétère: tels sont les aspects géographiques de la ville de Mexico, la plus grande du monde; mais ils sont aussi les réalités qui se profilent à l'horizon de toute évolution dans le monde contemporain.

Quant aux aspects humains et sociaux, pouvons-nous nous permettre de considérer avec détachement les problèmes de l'emploi posés par les fortes densités migratoires dans la ville, la violence et l'éclatement du noyau traditionnel familial qui en résultent? Si Mexico nous en présente une image exacerbée, nous ne pouvons à l'évidence considérer cette image autrement que comme une menace.

D'autre part encore, pour ce qui est des conflits institutionnels et de gestion administrative, les problèmes pratiques d'organisation de la vie quotidienne: l'embouteillage des services, la nécessité de nouveaux contrôles, le statut de l'individu dans la collectivité, les approvisionnements et l'alimentation problématiques à cause des phénomènes de concentration et de saturation, le déséquilibre dans la relation ville-campagne sont autant de préoccupations

qu'avec un peu de lucidité nous ne pouvons que partager.

Dans le domaine de la culture enfin, pouvons-nous être indifférents aux nouvelles modalités de communication, aux nouveaux mythes, symboles et univers imaginaires qui modifient l'homme urbain et orientent son comportement? La mégapole de Mexico D.F. est la matérialisation d'un espace nouveau et d'un temps modifié. La perception de cet espace et de ce temps est la perception amplifiée de notre futur proche. C'est pourquoi notre étude et notre analyse doivent être considérées comme un regard prospectif. Elles nous permettront de connaître, dans la mesure de notre information et de nos possibilités, le visage pluriel de l'énorme capitale, mais surtout de dégager pour nous des éléments de prévision, de faire la lumière sur des questions indispensables, de corriger des perspectives sur d'autres et sur nous-mêmes. Notre finalité n'est pas de présenter un tableau de mœurs lointaines à des spectateurs curieux, mais plutôt de mettre des citoyens attentifs à l'écoute d'un avenir tout proche. Tel doit être le sens de notre travail et la valeur des considérations que nous serons amenés à présenter.

Notre vision de la plus grande ville du monde est nécessairement critique: ce rythme de croissance, ces dimensions gigantesques présentes et futures, nous les voyons négativement. Rappelons-nous que c'est une mode récente que nous-mêmes, comme les citoyens éclairés de Mexico, adoptons. Encore en 1970, en 1975 même, ceux-ci affirmaient leur puissance comme un record de l'optimisme. Bien des ambiguïtés subsistent encore entre ceux qui manifestent un désir de freiner pour les autres plus que pour eux-mêmes, ceux qui pratiquent un fatalisme devant l'inévitable et ceux qui croient qu'encore maintenant leur puissance et leur bien-être dépendent d'une croissance qui seule oblige l'État mexicain et peut-être aussi la communauté financière internationale, à subventionner plus que jamais ce qu'il est sans cesse plus difficile de gérer, à des coûts sans cesse croissants. On ne saurait juger au bout de trois ans seulement les effets de la politique du gouvernement de De la Madrid pour freiner cette croissance. En tout cas il a été puissamment aidé dans ce sens par la crise de 1982 à laquelle est venu s'ajouter le tremblement de terre de 1985. L'événement a fait en tout cas que ce freinage semble enfin admis comme une nécessité par de larges secteurs de l'opinion.

Les faits et les résonances

Lorsque Michel Serres* veut souligner l'importance de la culture et des légendes pour la connaissance d'une civilisation, il utilise l'exemple de Cacus dans la mythologie romaine. Le pâtre Cacus vole des boeufs à Hercule, et pour ne pas être découvert, il entraîne les bêtes à reculons dans une caverne, afin que leurs traces, tournées vers l'extérieur, empêchent Hercule de les retrouver. Celui-ci est trompé par le stratagème et s'apprête à renoncer. À ce moment les boeufs mugissent et Hercule les trouve. "Les traces ont trompé Hercule et les mugissements l'ont détrompé... Il lit un texte qui le rend incertain et confus, il ouït des sons qui le ramènent au lieu d'où les traces l'avaient chassé."

Loin de nous la pensée d'exclure les "traces" pour la recherche de la vérité pour n'en retenir que le "son". Nous voudrions simplement en souligner la complémentarité. Actuellement, dans le champ des Sciences Humaines, on a coutume de distinguer, de façon plus ou moins explicite, des sous-ensembles qui sépareraient les sciences humaines exactes de la culture et de la littérature, en conférant en quelque sorte plus de crédibilité dans la connaissance aux faits et aux statistiques qu'aux symboles et aux mythes.

Notre propos n'est pas de défendre la pertinence de l'une ou de l'autre méthode d'approche. Au contraire, il nous semble plus efficace d'essayer de les associer à part égale, ce qui n'est pas fréquent. L'observation minutieuse des phénomènes est tout aussi partielle que l'écoute des résonances symboliques d'un milieu. Les deux réalités, l'une institutionnelle et tangible, l'autre imaginaire et littéraire doivent être juxtaposées, leurs interférences reconnues si l'on ne veut pas avoir une vision dichotomique d'un phénomène. Les échos culturels ont autant d'importance révélatrice que les traces mesurables pour une connaissance plus vraie. Les deux faces d'une civilisation ne devraient pas être séparables.

L'énorme mutation qu'est en train de vivre Mexico ne se traduit pas simplement par le bouleversement des données démographiques, écologiques et sociales. Elle est aussi une transformation radicale de l'homme, de ses désirs et de ses expressions, de ses images et de ses rêves, de sa perception du contexte dans lequel il doit vivre. La résonance du phénomène urbain est plus que jamais essentielle pour

la compréhension de l'ampleur du constat et de ses conséquences. La vérité scientifique doit être analysée et mesurée; elle doit être également complétée par ses reflets dans les mentalités. Les deux champs d'analyse sont en osmose, le signe doit parfaire les données du réel et leur donner un sens.

C'est pourquoi nos démarches vers une connaissance de la capitale mexicaine actuelle seront conjointes. Il conviendra bien sûr de tracer les contours du nouveau cadre de vie que représente cette gigantesque agglomération, dans les chiffres et dans sa matérialité. Mais il sera aussi indispensable de considérer comment elle est perçue par ceux qui l'habitent, quel est le sens qu'ils lui donnent et les images d'existence qu'elle fait naître. La croissance démesurée se traduit par des faits et des chiffres, par des phénomènes démographiques et sociologiques, mais elle s'exprime également par des remises en questions culturelles et littéraires qui les mettent en lumière et permettent d'en mesurer les facteurs d'altération de l'individu et de sa perception de l'Autre.

Les problèmes cruciaux posés par l'adaptation des services et de l'administration sont autant des symptômes concrets d'une pathologie de la grande ville; mais leur dramatisation médiatique et littéraire nous en dit la portée dans le comportement individuel, en dénonce la source de névroses et de conduites marginales. La vie quotidienne, travail, éducation, loisirs et alimentation, a une dimension urbaine quantitative qu'il est indispensable déterminer; son écho littéraire devrait donner de la couleur à ce qu'elle représente. De plus, on ne peut négliger le fait qu'un nouvel espace culturel se construit, que la communication acquiert des caractères spécifiques, et c'est l'institution imaginaire qui nous permettra d'en évaluer la teneur à travers les mythes et les modèles nouveaux. D'autre part, la configuration particulière du tissu urbain, de l'occupation des sols et de la politique d'organisation de l'habitat entraîne une vision nouvelle de l'espace ou des espaces ainsi qu'une remise en question des relations de pouvoir entre les autorités urbaines et l'individu.

Pour finir, les nouvelles interférences entre les modes urbains dominants et ruraux dépendants se reflètent parfaitement dans les productions culturelles. En un mot, de même que la réalité est indispensable à la fiction, il nous a paru essentiel de considérer la fiction comme complément indispensable de connaissance de la réalité. Cela, bien sûr, dans la mesure où le signe culturel n'infléchit ni ne voile

* Michel Serres: *Rome, le livre des fondations*, Grasset, Paris, 1983.

l'expérience la plus objective possible des faits et de leur incidence. Qu'il nous suffise de croire, avec Cornelius Castoriadis, que: "L'institution est un réseau symbolique, socialement sanctionné, où se combinent en proportions et en relation variables une composante fonctionnelle et une composante imaginaire". (*L'institution imaginaire de la société*, Le Seuil, Paris, 1975).

Une image où Mexico et le Mexique coïncident une fois de plus s'est affirmée plus que jamais lors du *Mundial* de juin 1986. Celle d'un pays — d'une ville — où les media, point de jonction avec la technologie mondiale, assurent une image de soi qui existe plus que tout dans la vision que les autres ont de ce que je suis, et que je produis à fin de leur donner à voir ce qu'ils attendent de moi.

Accoucher du *Mundial* neuf mois après le tremblement de terre, c'est confier à Televisa l'image de la ville, celle de la cohésion nationale, celle du folklore que les étrangers attendent, non pas tant pour les cent mille spectateurs du Stade Aztèque, mais surtout pour les deux milliards de téléspectateurs qui pendant deux heures de finale ont arrêté leur vie.

La technique a bégayé pendant quelques jours, son ou image au choix? C'est qu'à Mexico on sait faire fonctionner la technologie moderne, pour la

télévision comme pour l'eau ou le métro, mais toujours à la limite de la rupture, entre l'exploit et la négligence. Le pari de la sécurité, devant lequel la Colombie a jeté l'éponge et qui donne tant de frissons aux Européens? Il a été gagné par les quarante mille policiers et soldats, seule contribution de l'État mexicain à l'Événement, dans ce pays où l'ordre public, lui aussi toujours au bord de la rupture, est un impératif fondamental dans la règle du jeu des relations avec les États-Unis. Mexico gagne son pari, elle ne *peut* pas atteindre le basculement?

Ici deux étrangers écrivent sur ce qu'ils aiment. Voit-on mieux de loin, de biais, mieux qu'on ne le peut en vivant immergé dans une réalité avec laquelle on coexiste en permanence? Disons ce qu'est la tension, parfois extrême, de liens sans cesse distendus et recréés dans un monde de l'amitié, de souvenirs ressassés de loin, confrontés à nouveau tant de fois avec une réalité qui ne cesse de changer mais dont les racines sont à l'intérieur de nous: de quoi oser dire deux ou trois choses que nous savons d'elle. L'un et l'autre des auteurs ont tantôt vécu, tantôt voyagé dans cette cité, du début des années 1960 au milieu des années 1980. Étrangers certes, ils s'y sentent souvent, ils s'y croient parfois chez-eux.

